

ALARME

F.O.R.

Ferment Ouvrier Révolutionnaire
groupe français

N° 2

2^F

OCT.-NOV.-DEC. 78

**PROLETAIRES DE TOUS LES PAYS, UNISSEZ-VOUS,
SUPPRIMEZ LES ARMEES, LES POLICES, LA PRODUCTION DE GUERRE,
LES FRONTIERES, LE TRAVAIL SALARIE!
ARMES, POUVOIR, ECONOMIE AU PROLETARIAT!**

PRESENTATION DU F.O.R.

2^{de} partie

Le F.O.R. est né en 1959 sur les bases approximatives de la scission d'avec la IVème Internationale des membres de la section espagnole exilée au Mexique, au congrès de 1948. Cette scission s'est faite sur la question du défaitisme révolutionnaire c'est-à-dire de la non-participation à la guerre impérialiste, accompagnée d'une reconsidération de la nature de l'Etat russe et de la période donc de la pratique des révolutionnaires et du "programme de transition". Ces positions furent développées à l'intérieur de la IVème Internationale à partir de 1941, par un groupe de militants dont Benjamin Péret, poète surréaliste, et G.Munis, ancien membre du groupe bolchevik-léniniste espagnol (pro IVème Internationale) qui avait su, durant les journées de Mai 37 à Barcelone, s'opposer de même que le groupe des Amis de Durruti, anarchistes dissidents de la FAI-CNT, aux staliniens alliés aux républicains, fossoyeurs de la révolution espagnole. Après une tentative éphémère de constitution d'une organisation et après que la répression franquiste se soit abattue sur les militants qui allaient le constituer, le F.O.R. devait enfin voir le jour. Maintenant, il existe un groupe F.O.R. en Espagne et depuis peu un groupe F.O.R. en France dont ALARME est l'organe.

Si nous avons voulu retracer l'histoire du F.O.R., c'est dans le seul but d'éclaircir le lecteur sur l'origine de notre groupe. Nous ne cherchons nullement, par là, à revendiquer un droit d'ancienneté ou un quelconque fil historique dont nous serions les présents héritiers. Ce qui importe n'est absolument pas que notre groupe soit né il y a longtemps ou il y a peu de temps. L'important, c'est les positions que nous défendons aujourd'hui et d'affirmer, comme tout groupe révolutionnaire doit le faire, que nous sommes prêts à réviser nos positions actuelles si elles se révélaient inadaptées ou périmées relativement à l'évolution du système capitaliste et des forces qui le soutiennent, ceci sans perdre de vue l'esprit dans lequel sont formulées nos positions présentes dont voici ci-dessous un bref conden-

est, exposé incomplet qui ne pourra être approfondi que par la lecture d'ALARME et des publications du F.O.R..

1. Le système capitaliste est en décadence. Par cette expression, nous entendons la dissociation et l'opposition entre progrès social et système capitaliste. La décadence du capitalisme ne se mesure pas par des tableaux économiques mais à la liste des crimes que le système capitaliste commet contre l'humanité et aux dangers de plus en plus grands qu'il fait peser sur elle. Les génocides et les destructions qui se sont succédés depuis la première guerre mondiale, la puissance toujours croissante de l'Etat et de ses appendices, la destruction de plus en plus manifeste dans les pays les plus industrialisés et dans les pays capitalistes d'Etat des rapports humains, les dangers que font peser la pollution et l'utilisation anti-humaine de la technique, la désertification croissante de la surface de la planète, toutes ces évidences, soulignées souvent par des mouvements et des personnes qui se trompent dans leur analyse ou qui tentent sciemment de s'en servir pour appuyer de façon non déclarée l'évolution du système qui engendre tous ces phénomènes, contre la révolution qui seule pourra les éliminer, toutes ces évidences, donc, prouvent la nocivité de plus en plus grande du capitalisme pour l'humanité. D'autant plus que la relation symbiotique^o entre son existence et les nécessités humaines est devenue caduque depuis que la classe ouvrière internationale a montré par son action entre les deux guerres la réalité du communisme dont elle est porteuse. Le capitalisme décadent, donc, a perdu tout rôle historique et est désormais un frein à l'évolution de la société.
2. L'une des marques de la décadence du capitalisme et à la fois de ce à quoi tend le capitalisme de par son évolution mondiale est l'instauration, faisant tâche d'huile, de capitalismes d'Etat (Russie, Chine, Cuba, Yougoslavie, Pays de l'Est, Vietnam, Cambodge(1), etc...), formes de l'exploitation capitaliste d'une barbarie jamais atteinte auparavant dans l'histoire. Usant de l'appellation de "socialistes" ou d'"Etats ouvriers" dont ils se sont baptisés et d'une réputation progressiste y compris répandue par les soins des "trotskistes" et autres dégénérés, ils subjuguent de cette manière la classe ouvrière et s'en servent pour assouvir leurs appétits impérialistes ou pour appuyer leur politique étrangère. Le prolétariat dans ces pays comme ailleurs devra réaliser la révolution sociale, bouleversant les rapports économiques et sociaux autant que politiques.
3. La constatation de la décadence du capitalisme et de la barbarie à laquelle aboutit l'évolution d'un système aujourd'hui néfaste au développement social implique qu'il "n'est plus l'heure de développer le capitalisme nulle part, mais celle de l'abattre partout". (Pour un second manifeste communiste)
4. Par suite, et par suite de la puissance mondiale de l'impérialisme, de la division du monde en deux blocs impérialistes, le prolétariat ne peut envisager son action qu'à l'échelle mondiale, et de la même manière dans tous les pays, c'est-à-dire sur le terrain de la révolution communiste et non sur celui de la nation capitaliste. Les "lutttes de libération nationale", l'"industriali-

^orelatif à la symbiose, association réciproquement favorable entre deux êtres vivants

(1) dans ce cas, pour être plus précis nous devrions parler d'esclavagisme d'Etat. Cependant, il est évident que cette forme d'exploitation (et ce seul exemple pourrait suffire pour prouver combien le système capitaliste est devenu rétrograde puisqu'il en arrive même à engendrer l'esclavagisme) n'est que provisoire et que lui succèdera inévitablement un capitalisme d'Etat.

sation des pays sous-développés par la révolution nationale" sont autant de mystifications qui servent à dévoyer le prolétariat de son terrain de classe et à le faire instrument d'un impérialisme contre un autre. "Sans la révolution sociale, on ne peut aller que de l'orbite de Washington à celle de Moscou, ou inversement". (Pour un second manifeste communiste)

5. Le refus de notre part de participer à une quelconque mystification de possibilité de progrès social à l'intérieur du système capitaliste aujourd'hui, alors que celui-ci nous montre depuis plus d'un demi-siècle qu'il est incapable de toute progressivité réelle, nous pousse à considérer l'action parlementaire et l'action syndicale c'est-à-dire strictement économique comme opposées à la révolution quelle que puisse prétendre être leur contenu. L'utilisation du parlementarisme et le syndicalisme, pratiques nullement révolutionnaires, permettaient, avant l'entrée du capitalisme dans sa phase de décadence, de pousser à des réformes progressistes que le capitalisme était capable de réaliser par son évolution même, octroyant à la classe ouvrière de meilleures conditions économiques, politiques et culturelles. Aujourd'hui, la majeure partie des concessions faites précédemment par le capitalisme à la classe ouvrière a été reprise par lui et les conditions de vie sociale du prolétariat et de l'humanité ne cessent de se dégrader de jour en jour. De par sa propre fonction — pousser le capitalisme dans son évolution —, le syndicalisme s'est intégré à l'appareil étatique capitaliste. Le premier jalon de cette intégration fut la participation des syndicats à l'Union Sacrée de 1914, enrôlant les prolétaires pour les mener à la boucherie productrice de profit. Depuis environ 60 ans, une fonction incombe aux syndicats: encadrer la classe ouvrière et isoler ses luttes, la rendre le plus sage possible en lançant des grèves-soupapes-de-sûreté, en lui accordant de concert avec le patronat le moins possible mais suffisamment pour calmer une éventuelle explosion, cependant aussi de la réprimer physiquement si jamais elle se soulève, de combattre par la force ses éléments les plus avancés. Les syndicats sont des tentacules de l'Etat capitaliste en milieu ouvrier où ils y assument le rôle de gardes-chiourme et de police, et en l'occurrence, la révolution ne pourra se faire qu'en dehors d'eux et contre eux. Le terrain sur lequel combattent les révolutionnaires, donc, ne peut plus être ni le terrain parlementaire, ni le terrain syndical mais doit être uniquement celui de la subversion sociale en quelque occasion qu'elle puisse se présenter.
6. La révolution communiste se fera par le prolétariat et pour son abolition comme de toute autre classe, dominante ou dominée, instaurant désormais la communauté humaine mondiale, sans frontières ni classes. Le prolétariat, dès les premiers moments de la révolution, après avoir détruit l'Etat capitaliste du pays où il s'est soulevé instaurant souverainement son propre Etat formé des organismes qu'il s'est donné dans sa lutte (conseils ouvriers, comités, milices ouvrières, etc...), devra, le plus qu'il pourra suivant l'état d'abondance dans lequel se trouvera le pays, tenter de réaliser le principe "à chacun selon ses besoins" c'est-à-dire d'abattre la base économique sur laquelle repose l'existence des classes, tout en agissant pour que le prolétariat des autres pays suive le plus tôt possible son exemple, la victoire de la révolution ne pouvant être que mondiale; or, l'abolition du salariat et de la valeur ne manquera pas de stimuler l'enthousiasme du prolétariat international tout en lui montrant la voie à suivre. Dès que la dictature du prolétariat se sera établie au niveau mondial, elle dépérira, au fur et à mesure de la constitution de la communauté humaine, de même que l'organisme étatique qui en fait partie perdant de plus en plus

ses fonctions coercitives. Ainsi, l'instauration du communisme intégral sera réalisée lorsque les mentalités de classe seront détruites et qu'elles seront remplacées dans l'esprit des hommes par la mentalité communiste, liée à une humanité unie. Le travail cessera alors d'être une corvée pour quelqu'individu que ce soit, pour devenir un besoin, et, le principe "à chacun selon ses besoins" sera accompagné désormais du principe "de chacun selon ses capacités". Considérant le niveau atteint par les forces productives et l'influence que ce haut niveau peut avoir pour faciliter la transformation des mentalités, le processus évolutif au sein de la révolution qui aboutira au communisme intégral peut être considéré aujourd'hui comme pouvant se réaliser très rapidement.

7. Le F.O.R. se fixe pour tâche d'aider le prolétariat dans son action, de le pousser par ses interventions à toujours aller plus loin, de socialiser l'expérience de ses luttes, d'aider à la généralisation à l'intérieur du prolétariat de sa conscience de classe, de combattre en tout lieu et en tout moment, y compris au sein des organismes de la dictature du prolétariat comme en plein reflux des luttes, toutes les forces qui s'opposent à la victoire de la révolution sociale.

8. Le parti communiste, soit l'ensemble, auquel le F.O.R. appartient, des groupes et individus communistes, trouvera son unité dans la pratique c'est-à-dire dans le mouvement de la classe ouvrière dont il est "la fraction la plus résolue". (K.Marx, Le manifeste du parti communiste)

PUBLICATIONS DU F.O.R. :

-en Français:	Parti-Etat, stalinisme, révolution	G.Munis	
	Ed. Spartacus		13,50F
	Les syndicats contre la révolution	B.Péret, G.Munis	
	Ed. Eric Losfeld		10F
-bilingue Français-Espagnol:			
	Pour un second manifeste communiste		
	Ed. Eric Losfeld		12F
-en Espagnol:	Jalones de derrota, promesa de victoria	G.Munis	
	Ed. zero zyx		39F
	Llamamiento y exhorto a la nueva generacion		
	Ed. La ruche ouvrière		4F

Attention!, nouvelle adresse de correspondance:

ALARME

Boite Postale 357
75625 Paris cedex 13

Permanences à Paris: les seconds et derniers samedis de chaque mois, soit les 14 et 28 Octobre, les 11 et 25 Novembre, le 9 Décembre, de 14 à 16 heures, sur la terrasse du café "Au canon de la Nation", au coin de la place de la Nation et de la rue du Faubourg Saint Antoine, Métro Nation, sorties Boulevard Diderot et Boulevard Voltaire.

Imprimerie: Ed. Syros
9 rue Borromée 75015 Paris
Dépot légal: 4ème trimestre 1978
Directeur de la publication:
P. Maréchal

\$ Ecrivez-nous!
\$ Prenez contact avec nous!
\$ Créez des noyaux F.O.R.!

Terrorisme OU violence révolutionnaire ?

Périodiquement, l'"information" attire notre attention sur tel ou tel attentat terroriste. On réapprend à chaque fois la longue liste des victimes de la Bande à Baader, Brigades Rouges, Front du Refus, etc. Par une insidieuse confusion on laisse planer l'analogie historique avec les anarchistes poseurs de bombes et ennemis de l'Etat, faussement baptisés "nihilistes".

De fait, de même que les "propagandistes par le fait" du XIXe et que tout terroriste, Baader et consorts agissent fondamentalement en dehors du terrain de classe. De plus, loin de détruire l'Etat, ils lui donnent l'occasion de se justifier et seraient prêts à en prendre les commandes "pour servir le Peuple", reproduisant ainsi la plus belle tradition stalinienne. Ils incarnent la barbarie de ce système (qui le leur rend bien d'ailleurs : conditions de détentions, assassinats, chantages sur la famille du terroriste...), transformés et se transformant en mécanismes assassins face à un système encore plus meurtrier.

Tels les "gauchistes", les terroristes idéalisent le prolétariat, le méprisant en fait. Reprenant à leur compte le tryptique guévariste "Provocation--Répression--Révolution", ils considèrent que la classe ouvrière se rebellera spontanément face au "Fascisme de l'Etat" alors qu'elle est, en fait, écrasée par celui-ci (cf. la popularité de la délation en Allemagne) et qu'ils dirigeront le prolétariat dans la "Révolution" pour construire en fait un capitalisme d'Etat. Sous prétexte qu'ils tiennent une mitraillette et qu'ils sont courageux, quelques imbéciles essayent (en vain !) de théoriser l'action de ces nouveaux "Martyrs de la Révolution". Comprenez sans doute la futilité de leurs efforts théoriques, ils ne prennent pas la peine de les mettre en pratique.

Ils ne comprennent pas que le terrorisme est de toute façon injustifiable, surtout d'un point de vue révolutionnaire. Au niveau d'une organisation, quelques que soient ses positions de base, si elle pratique le terrorisme elle ne peut plus défendre des positions révolutionnaires mais des positions terroristes : le terrorisme de moyen qu'il est au départ devient la finalité du groupe qui navigue rapidement de "libération de camarades emprisonnés" en "vengeance de camarades martyrs". Le révolutionnaire (si révolutionnaire il y a, ce qui n'est pas le

cas pour Baader ou pour R. Curcio) ne défend plus que les intérêts d'un groupe spécifique et plus du tout ceux du prolétariat; s'il le prétend encore, il ne fait qu'essayer de se substituer à la classe historiquement révolutionnaire. Les terroristes tels que ceux de la R.A.F. et des Brigades Rouges comprennent encore moins que l'on s'oppose à eux en les considérant comme des contre-révolutionnaires staliniens. Ils ne sont pourtant que cela. Ils croient tels des médecins anachroniques, que la saignée est un remède souverain, et qu'elle amènera la purification de ce monde - par la révolution - qu'ils confondent avec un bain de sang.

La révolution sociale est un mouvement profondément dynamique, violent certes, mais qui engendre de nouveaux rapports sociaux, qui bouleverse l'ordre antérieur ; la violence révolutionnaire est une violence de classe et non une violence de secte qui en son nom reproduit les tares du système qu'elle prétend combattre. La révolution sera le fait d'individus conscients et non de machines à tuer.

Les petites disputes au sein du Parti (anti)communiste français sur la manière de mieux couillonner la classe ouvrière entraînent parfois d'intéressantes confessions soit de membres haut-placés pour saper la réputation d'autres dirigeants, soit d'ex-membres dirigeants évincés et qui n'arrivent pas encore à avaler l'arête de leur exclusion.

Ce dernier cas est celui de Roger Garaudy qui, évoquant Mai 68, nous souligne indirectement de façon très crue l'action du P" C" et de la CGT, leurs rapports entre eux et même leurs regrets d'avoir rompu un peu trop tôt les mouvements de grèves, dévoilant un peu trop tôt leur jeu.

« Le bureau politique, et notamment, Marchais, a dit à Ségué : « Il faut que tu trouves un point de chute, il faut arrêter les grèves. » Ségué a fait observer à juste raison, qu'on pouvait le faire, que la C.G.T. avait une autorité suffisante, mais qu'on allait perdre des plumes. Son contact avec les ouvriers lui donnait une perception plus nette de l'importance des événements (...). » On se réunissait tous les jours et les réunions étaient souvent très chaudes. Ceux qui étaient en contact direct avec le mouvement ne cessaient d'expliquer qu'on ne ferait pas rentrer les

gens comme ça, avec une chique-naude. Sur ce point, les deux Georges s'opposaient. Je me souviens même qu'un an plus tard, Marchais a lâché dans une réunion : « On a peut-être arrêté les grèves trop tôt », et Ségué s'est mis très en colère. « Enfin, c'est bien toi qui m'as demandé ça ! », a-t-il répondu. « C'est bien une décision du bureau politique. Il ne faut pas mettre en cause la direction de la C.G.T. »

"Le Monde" du 26 Mai 78

QUELQUES LIGNES SUR

LA NÉCESSITÉ ET LE RÔLE DE L'ORGANISATION

Après la défaite de la révolution russe de nombreux écrits ont essayé d'en trouver la cause. Un courant qui prit de l'importance dans "l'intelligentsia révolutionnaire" fit sienne la célèbre phrase d'Otto Rhule : "la révolution n'est pas une affaire de Parti", phrase creuse, s'il en est, que tous les amateurs de jolies formulent reprennent aujourd'hui pour aboutir à l'idée que le Parti porte en lui la contre-révolution, ce qui expliquerait l'échec de la révolution russe. Passons sur le simplisme de cette conception. Par dessus cette célèbre phrase, on s'empresse d'ajouter celle non moins célèbre de Marx et de Engels : "l'émancipation des travailleurs sera l'œuvre des travailleurs eux-mêmes", ne comprenant pas que l'existence d'un Parti ne contredit pas le fait que la révolution sera l'œuvre du prolétariat lui-même.

La seule organisation acceptable, pour ceux qui ont "découvert" que Parti est synonyme de contre-révolution, c'est l'organisation que se donne ou se donnera le prolétariat dans sa lutte contre le capital (soviets, comités, conseils, ou dernière mode, les groupes autonomes d'usines) . Il suffit d'attendre en se donnant bonne conscience à chaque fois que le prolétariat de telle usine, dans tel point du globe, agit subversivement, marque inéluctable de la reprise révolutionnaire. On s'informe, on informe, on écrit, et du haut de sa connaissance du matérialisme historique et dialectique, on jubile en affirmant que les bolchéviques n'étaient que des contre-révolutionnaires au service du capitalisme d'Etat que tout le monde, à l'époque, nul n'en doute, appréciait déjà comme le système le plus barbare qui puisse exister. Notre propos n'est pas ici d'analyser les circonstances et les causes de la défaite de la révolution russe, mais il nous semble nécessaire de rappeler que les bolchéviques étaient minoritaires et que c'est au sein même des conseils qu'ils devinrent majoritaires.

Le fonctionnement interne du parti bolchévique, centralisme démocratique, révolutionnaires professionnels etc, que nous rejetons catégoriquement, ne met pas en cause la nécessité urgente de l'organisation révolutionnaire. En effet, nous ne voyons pas en quoi une organisation révolutionnaire permanente risquerait plus facilement la bureaucratisation que les conseils ouvriers. Cette peur panique de

la bureaucratisation est un moyen très commode de ne pas se compromettre dans la lutte révolutionnaire. Le prolétariat n'est pas une entité mythique dont le lieu de prédilection est l'usine, le prolétariat c'est aussi tous ceux, dans une acception du terme dépassant le sens strictement économique, qui veulent en finir avec la société de classe et qui agissent en conséquence, faisant ainsi parti du mouvement historique de la classe révolutionnaire. Le conseil ouvrier n'est pas un organisme pur et imperméable à toute influence, le conseil ouvrier est un organe profondément dynamique où plusieurs tendances, où plusieurs points de vue s'affrontent, il est l'expression d'un mouvement et non de quelque chose de figé que l'on attend comme le Dieu tout puissant qui arrivera sur terre pour libérer l'humanité. En attendant, il suffirait, comme certains le font, d'écrire des livres et des revues glorifiant et adorant la spontanéité des masses et sa subversivité.

D'autres courants ne nient pas l'organisation révolutionnaire théoriquement, la rejettent en pratique, fatigués sans doute par quelques petites années d'activisme intense, ils jouent les "Zorro" insaisissables, après avoir découvert dans leur évolution chaque fois plus subversive que l'organisation, pour l'instant, ne sert à rien, qu'elle représente la routine quotidienne, le rabachage d'idées (c'est chouette quand on a tout compris!), le blablabla. Ces gens qui ne savent critiquer le gauchisme que par rapport à son militantisme certes aliénant, en arrivent à la conclusion "qu'il ne faut pas user ses forces inutilement" d'où la critique du volontarisme et de l'activisme très à la mode de nos jours. Par leurs conclusions, ils en arrivent au même niveau lamentable que les conseillistes critiqués plus haut. L'attente du grand soir qui bouleversera à jamais l'ordre existant, propulsant dans leur serein repos des textes et correspondances polémiques dans le milieu pseudo-révolutionnaire. A qui la plus grande originalité théorique ?

En attendant, le capital poursuit son chemin dans une barbarie chaque fois croissante, ne rencontrant sur sa route que quelques entraves dont l'insignifiance est due en grande partie à notre propre incapacité révolutionnaire et à celle de la classe dans son ensemble. Les uns idéalisent

le prolétariat, les autres se retirent pour réinventer la théorie révolutionnaire, d'autres encore, héritiers heureux du Parti historique attendent l'heure glorieuse de la grande crise du capital qui fera réagir inéluctablement le prolétariat mondial qu'ils mèneront à la victoire finale, contemplant du haut de leurs saintes prévisions la banqueroute de tout groupe extérieur à eux.

Non et non, l'organisation révolutionnaire ne base pas son existence ou son inexistence, son activité ou non activité sur la crise, sur la spontanéité ou autres quelconques divinités, elle est le fruit d'individus qui, parcequ'ils haïssent profondément ce système essayent dans la mesure du possible d'agir à tous moments contre le vieux monde pourissant et ses défenseurs. Les conseils ne surgissent qu'aux moments de radicalisation de la classe dans son ensemble, ce sont les organes du futur pouvoir. L'organisation révolutionnaire, elle, est permanente, elle se crée sur des bases théoriques précises qui déterminent son action continuelle au sein même de la société en tant que fraction plus consciente du prolétariat pour

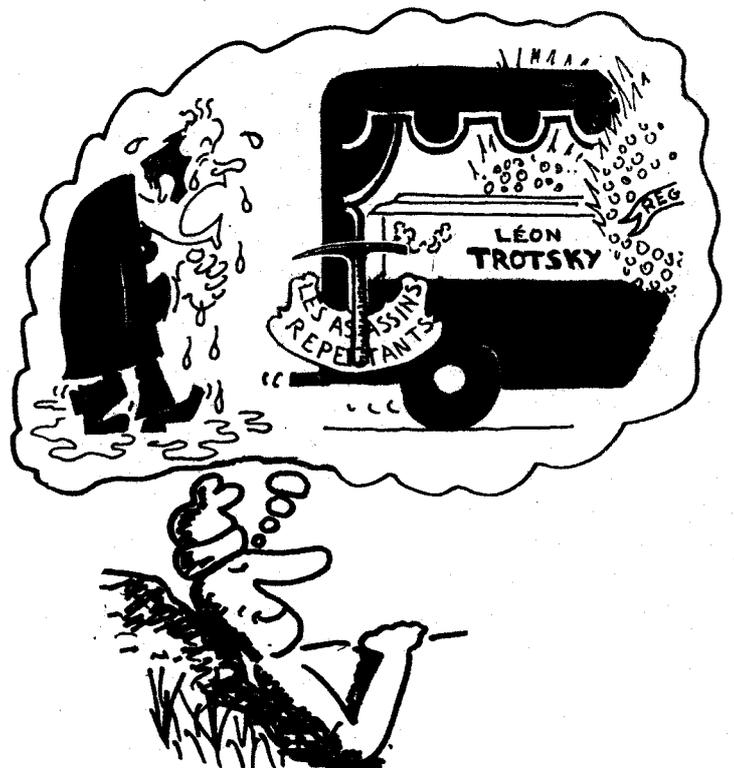
amener celui-ci sur le terrain de classe dont tous les partis, autres que révolutionnaires, et syndicats la détournent et la détourneront. Etre révolutionnaire c'est maintenir un langage et une activité subversive même "si on n'est pas compris" et sans peur "d'user ses forces inutilement". Nous vivons aujourd'hui en pleine décomposition sociale et cela se répercute malheureusement dans le milieu révolutionnaire où certains ne savent plus quoi inventer pour rompre avec le "vieux mouvement ouvrier".

L'organisation révolutionnaire a été, est, et sera une arme indispensable à la révolution communiste internationale. La révolution est l'affaire de la classe ouvrière elle-même et une affaire de Parti dans la mesure où celui-ci est une entité qui appartient à la classe et qui défendra ses propres positions au sein des conseils ouvriers sans pour autant se substituer à eux. Ce ne sont pas de pseudo-intellectuels satisfaits d'eux-mêmes et de leurs connaissances, contemplant les flux et les reflux du mouvement prolétarien dont la société a besoin mais de révolutionnaires qui agissent au sein de ce mouvement.

Les Hyènes A La Curée

A la fin du mois de Juillet, la très stalinienne "Humanité" commençait la publication de larges extraits d'un livre encore inédit d'un dirigeant du P"C" mexicain. Ce dernier, dans son livre, raconte que l'assassin de Trotsky était bien un agent de la IIIème Internationale "Communiste" et de Staline. Nouvelle qui n'étonne plus personne, le P"C" étant le seul, avec les staliniens maoïstes, à cacher encore la vérité. Mais ce n'est pas l'avis des "trotskistes" de la L"C""R" qui par la voix d'Alain Krivine clame que "La "révélation" est de taille. Elle est sans précédent, elle est inattendue, elle bouleverse l'histoire et laissera pantois des millions de travailleurs. Elle empêchera de dormir tous les anciens dirigeants de la IIIème Internationale, encore à la tête des PC. "Mais la L"C""R" ne s'arrête pas là. Si elle s'arrêtait, on pourrait se dire qu'elle montre une fois de plus son imbécilité chronique. Non, elle continue... "La réhabilitation de Trotsky comme dirigeant révolutionnaire s'impose et celle du trotskisme comme courant du mouvement ouvrier aussi. Ainsi serait levé un obstacle essentiel au débat démocratique au sein du mouvement ouvrier et à l'unité d'action des travailleurs." "L'Humanité"

vient d'ouvrir une petite porte, c'est la grande qu'il faut forcer, quitte à faire pâlir bon nombre d'actuels dirigeants du PCF qui savaient et se sont tus parceque le manche du piolet qui assassina Trotsky, ils l'ont eux aussi tenu. "Ainsi, les "trot-



skistes" réclament la "réhabilitation" de Trotsky par ceux qui l'ont assassiné. Pourquoi réclamer une telle "réhabilitation", en semblant oublier d'ailleurs que celle-ci ne peut être qu'une saloperie de plus contre Trotsky? Parcequ'ils ont intérêt à cela: en effet, ainsi, le "trotskisme" trouverait une place officielle bien gagnée comme courant de la contre-révolution (c'est ce qu'il demande par sa réclamation de "réhabilitation" comme "courant du mouvement ouvrier"), aux côtés du stalinisme dont il n'a cessé de se rapprocher et dont il se distingue aujourd'hui à peine. Et d'ailleurs, c'est bien pour cela que le stalinisme n'a plus du tout peur du militant révolutionnaire qu'était Trotsky (1) car ses idées et sa pensée ont été systématiquement défigurées par ceux-là mêmes qui se réclament de lui. Enfin!, l'unité d'action des forces foncièrement capitalistes d'Etat -et pro-russes- pourra se réaliser, c'est ce que clame la L"C""R" sous le verbiage de "l'unité d'action des travailleurs" et de "débat démocratique au sein du mouvement ouvrier"! "L'unité d'action des travailleurs" est en effet à rechercher mais on ne peut la trouver qu'en dehors de ceux qui ont montré de façon indéniable leur caractère anti-ouvrier, ...de même qu'en dehors de ceux qui poussent à une unité avec ces derniers, devenant ainsi les filets rabatteurs de la contre-révolution.

L'ignominie de la revendication par les "trotskistes" de la "réhabilitation" de Trotsky par le stalinisme ne peut qu'écoeurer profondément. Trotsky n'a pas besoin d'être "réhabilité". Toute "réhabilitation" ne serait que se servir un peu plus de sa dépouille, déjà traînée dans la boue par le "trotskisme", comme d'une poubelle. Ce dont il s'agit c'est de la réalisation de ce pourquoi Trotsky a combattu toute sa vie, même s'il s'est quelquefois trompé dans ses analyses, c'est-à-dire la révolution sociale. Seul l'établissement du communisme mondial pourra honorer la mémoire de Trotsky comme de tous ceux qui depuis le premier humain qui s'est révolté contre les conséquences sociales de la nécessité ont lutté pour que les hommes vivent enfin en harmonie avec la nature et avec eux-mêmes, et non pour une "gloire" posthume érigée par les mains sanglantes de leurs ennemis.

(1) dans "L'Humanité" du 4 Septembre, on peut lire un article qui fait écho à celui d'Alain Krivine et dans lequel Trotsky est qualifié de "grande personnalité qui n'a pas été réhabilitée en U.R.S.S.", sans doute représentative d'un "courant du mouvement ouvrier" dont il faudrait reconnaître "l'importance".

VATICAN-SPECIAL DROGUE

Récemment, un léger vent de panique a soufflé sur Rome, plaque tournante du trafic international d'opium. Le patron, le "dono" est mort. Les chefs de la Mafia internationale dite "des corbeaux" ont alors tenu une assemblée générale, sous le regard jaloux des anciens centres du trafic (Jérusalem, Constantinople) et sous celui, désabusé, des centres récents et concurrents (Moscou, Pékin). De nombreux dépositaires, sous-traitants et grossistes s'étaient déplacés; on a particulièrement remarqué la fidélité des Américains du Sud. La réunion internationale, donc, s'est réunie au secret, dans les plus pures traditions de la Mafia. Le rituel magique a fasciné de nouveau les drogués du monde entier attendant avec impatience la marchandise. La couleur de la fumée qui s'élevait au-dessus de la maison close où se tenait la réunion révélait si le choix s'était fait ou non. Au dehors, il y avait la foule sympathique des

drogués, venus dans une union fraternelle et opiacée, sans distinction de classes, rendre hommage au serviteur de Marie-Jeanne, espérant qu'il leur jetterait quelques miettes du corps de leur Dieu, signe bienveillant du partage du pouvoir en ces temps de démocratie. Lorsque l'on annonça que le choix avait été opéré, alors, ce fut la frénésie dans la foule rendue nerveuse par suite du fameux "marque". Surtout au moment où apparut le "boss", montrant à ses inférieurs et à tous les drogués du monde un style nouveau se rapprochant quelque peu de celui de l'actuel président des Etats Unis. La Mafia, elle aussi, se met à la page. Si elle garde encore tous les caractères magiques qui la font craindre des illuminés et qui rappellent une époque pas très lointaine où la Mafia terrifiait le monde pour pouvoir assurer son réseau distributif de drogue, il faut bien qu'elle s'adapte à l'époque contemporaine et aux nécessités de la concurrence.

Impossibilité de développement capitaliste

Tout d'abord, il faut affirmer la différence radicale existant, de nos jours, entre le développement de la société capitaliste et sa croissance économique. Pendant la longue période de sa formation et de son apogée l'un et l'autre allaient de pair, malgré certains écarts. Aussi en regardant de près outre l'expérience moderne celles d'autres types sociaux dans le passé, depuis le début de la période néolithique, la dissociation entre développement et croissance apparaît nette, jusqu'à se transformer en rupture, pour que finalement la croissance économique rongé le développement social acquis proportionnellement au niveau qu'elle a atteint. Il ne s'agit pas d'une brusque coupure, localisable à une date déterminée, mais de quelque chose de perceptible dans le courant de quelques décennies.

Une société ou type de civilisation est en développement tant que les facteurs structurels et superstructurels contenus dans son impulsion d'origine s'amplifient et se propagent, facteurs qui ont constitué sa raison d'être, sa nécessité historique, sa justification humaine. Car un type de civilisation-on peut dire une classe-ne s'est jamais formé et élevé au rang dominant que comme représentation positive, même incomplète, de toutes les classes, y compris les plus défavorisées. Son système doit consentir à tous un meilleur bien-être matériel, culturel, moral, même un brin de liberté relativement à la situation antérieure. Ce contenu est le seul que l'on puisse appeler développement social.

Nous l'avons vu de façon très claire pendant l'ascension de la société capitaliste. Plus que n'importe quelle autre civilisation depuis l'apparition des classes et de l'Etat, elle a augmenté la culture générale, la liberté politique, les possibilités nutritives et tout ce qui se rapporte à la production et reproduction de la vie humaine, sans compter la multitude de bonnes conséquences qu'ont apportée ces facteurs. La meilleure maîtrise de la nature, caractéristique de la civilisation capitaliste, bien que par et pour la bourgeoisie principalement, s'est répercutée plus ou moins sur les classes pauvres et exploitées.

On ne peut plus dire la même chose du capitalisme actuel. Sa maîtrise de la nature, depuis la physique et la chimie jusqu'à la génétique et la psychanalyse, continue de progresser. Mais en général, ses conséquen-

ces sont de plus en plus néfastes pour les classes pauvres. On construit aujourd'hui des métaux si résistants qu'ils permettent aux cabines spatiales de traverser les couches denses de l'atmosphère, mais, de la casserole à l'automobile, les produits offerts sur le marché sont d'une mauvaise qualité calculée pour nous obliger à les renouveler très rapidement. On sait fabriquer des tissus très résistants mais le complet veston ou les bas vendus par dizaines ou centaines de millions sont confectionnés de telle manière qu'ils se transforment tout de suite en lambeaux. On sait produire des aliments d'excellente qualité et pureté mais ils sont devenus introuvables, réservés aux potentats: pour la grande masse, ce sont, à partir du simple pain, des produits adultérés quand ils ne sont pas toxiques, enveloppés dans du plastique qui modifie leur composition chimique. On sait sélectionner les espèces animales du meilleur acabit, mais le bifteck, le poulet le porc, etc... contiennent les hormones avec lesquelles les animaux ont été gavés artificiellement, tandis que le lait n'est plus qu'une eau fade appauvrie des substances les plus indispensables à la nutrition de l'enfant. On peut construire des logements plus résistants qu'une cathédrale, mais la maison ou l'appartement tombe en ruine avant l'échéance de paiement.

Complément indispensable de ce qui a été dit antérieurement, la radio et la télévision tout puissants instruments d'information et de formation culturelle, trompent et abrutissent de façon préméditée dans tous les continents des millions de personnes, secondées par la presse quotidienne. Dans les centres d'enseignement techniques et universitaires, la jeunesse est canalisée et formée suivant des projets étatico-capitalistes, de telle manière que la qualité de l'enseignement va en se dégradant chaque année. La psychologie est utilisée dans les usines, les établissements d'orientation, publicitaires et policiers à des fins répugnantes qui rabaissent la conscience individuelle et collective.

L'énumération de tout les aspects qui montrent que le capitalisme (plus précisément, pour que le lecteur n'exclue aucun pays du globe, la société basée sur le travail salarié) est en train de pervertir la vie quotidienne en corrompant tout ce qu'il a lui-même créé, serait sans fin. Il faut cependant compléter ce rapide schéma en signalant

deux aspects encore plus graves.

Le premier est la condition actuelle de la classe ouvrière, esclave du travail et du sommeil, privée de loisirs en cette époque d'automatisation, sans aucune liberté dans l'usine disciplinée comme à la caserne et surveillée par le trio capital-syndicat-Etat qui de surcroît la soumet au travail à forfait, la forme la plus vile de l'exploitation; obligée pour éviter la misère de soumettre la femme en plus du mari au tourbillon de cette même exploitation; privée de métier par le "travail en miettes", toujours à la merci de la programmation dirigiste; chaque fois plus déposédée relativement à ce qu'elle produit et au montant total de la richesse usurpée par le capital. Jamais les instruments de travail et les produits de son travail lui furent aussi étrangers et opprimants. L'automobile dans laquelle de nombreux ouvriers circulent ajoute plusieurs noeuds aux liens qui les emprisonnent, ces noeuds qui ont changé la société entière en camp de concentration quotidien pillé par ses organisateurs, moyennant commerce et fisc.

Le second et le plus décisif des deux aspects mentionnés est le totalitarisme politique, simultanément policier et militariste, qui a envahi le monde entier, même dans les pays où survit la démocratie bourgeoise corrompue. Par lui même, le poids chaque fois plus accablant de l'armée, production de guerre et police représente un facteur de dégénérescence de premier ordre dans la civilisation actuelle. Il ne s'agit pas seulement des dépenses à perte complète que son existence suppose, très supérieures à celles fixées par les budgets officiels déjà énormes. Il ne s'agit pas non plus du travail sans fondement, parasitaire, préjudiciable ou criminel donné à des millions de personnes. Le pire, c'est la fonction qu'ont acquises les industries de guerre, les activités militaires et policières, sans distinction de blocs ni de régime politique. En effet, si l'industrialisation provoquée par le capitalisme n'a jamais eu pour but de satisfaire la consommation mais à travers la vente de marchandises d'enrichir la classe bourgeoise, avec l'énorme volume de production guerrière - sans oublier celle d'articles de pacotille - elle se transforme en industrialisation pour l'industrialisation dont la relation

avec la consommation nécessaire est de plus en plus faible et fautive. Et pour leur part policiers et militaires incarnent le pouvoir pour le pouvoir d'un capital anonyme, surpassé par la technique et les exigences humaines, qui se survit à lui-même comme forme d'organisation sociale. Dans l'ancienne Egypte un moment arriva où le culte de la mort consommait plus de la moitié du travail de la population. Dans le capitalisme d'aujourd'hui il ne s'agit pas d'un culte, mais d'une pratique industrielle et physique de la mort déjà apte à assassiner en quelques instants la totalité de l'espèce humaine.

Comment expliquer ces faits et une telle situation, puisque la production de richesse va en augmentant et qu'elle a connu une accélération importante dans les décennies qui viennent de s'écouler?

Sur cet écueil naufragent, sauf exceptions méconnues, toutes les tendances réputées marxistes ou anarchistes (1), les "conseillistes" compris. Dans leur conception hybride de matérialisme vulgaire, croissance de la production et développement sont inséparables. En toute rigueur, il leur est impossible de parler de décadence de l'actuelle civilisation tant que ne décroîtra pas irrémédiablement, en dehors des crises temporaires, la totalité des productions nationales brutes et que la capitalisation ne se transformera pas en décapitalisation systématique et généralisée. Ils ne se rendent pas compte qu'avant de déboucher sur cela, l'actuelle destructivité sociale du capitalisme devrait continuer pendant 50, 100 ans, deux siècles, impossible de le déterminer, et qu'alors la révolution sociale serait mille fois plus difficile, sinon impossible. En réalité, ces tendances contrecarrent leurs propres paroles, elles nient implicitement leurs propres impulsions de volonté révolutionnaire à partir du moment où elles adoptent comme critère économique de positivité celui qui est caractéristique du capitalisme: l'accumulation élargie du capital.

Certes, Marx et encore moins Bakounine n'ont dit de choses incontestables à ce sujet. Pour cela, il est assuré que ce que nous dirons, d'autres ou moi, sera dédaigné par tous ceux qui se limitent aux exercices plus ou moins érudits de patrologie^o matérialiste. C'est encore une des formes les

(1) Dans *Alarma*, ne sont jamais incluses dans le marxisme les fractions staliniennes et celles qui s'approchent de plus en plus de la dégénérescence stalinienne, telles les fractions "trotskystes", car elles sont de fait capitalistes d'Etat, ni celles appelées socialistes car elles sont démocratico-bourgeoises. Nous n'appelons pas non plus anarchistes les tendances qui, se réclamant de l'anarchie, suivent les traces de ce que fut le réformisme.

^o "Collection complète des ouvrages des pères de l'Eglise."

plus profanes des fantasmes religieux à combattre dans nos propres rangs révolutionnaires.

J'affirme donc que l'accumulation élargie du capital devient tératologique (non viable), nocive pour la société et pour l'humanité toute entière à partir d'une certaine corrélation entre elle et l'Homme.

Je ne fais pas allusion à la nocivité due à la pollution industrielle et automobile, ni à la nocivité des insecticides pour l'élevage et l'agriculture, des engrais chimiques et des nourritures animales, car le capitalisme se verra lui-même obligé d'y mettre une limite — limite et non suppression puisqu'il ne peut les supprimer. Je ne fais pas non plus allusion à la supposée disproportion entre le nombre d'habitants de notre planète et ses recours en produits alimentaires et en matières premières, nouvelle malédiction divine avec laquelle nous menace un malthusianisme^{oo} ressuscité. La fertilité du sol est loin d'être bien utilisée en quantité et en qualité, tandis que le sous-sol commence à peine d'être scruté, de même que les océans. De plus, l'excès de population dans un système social donné n'est pas mesuré seulement par la nature, mais par l'interaction dialectique entre cette dernière et cette autre force naturelle dotée de subjectivité, l'homme. Et comme le genre d'association entre les hommes constitue une part importante de cette interaction, il n'y a rien de chimérique à envisager dans une société sans classe l'abondance complète fondée sur la domination de la société par elle-même, clé d'une meilleure emprise sur la nature. La transmutation de la matière à partir de l'hydrogène ou de n'importe quel autre élément, l'agriculture et l'élevage entièrement scientifique au niveau mondial, supposant le non commerce, ouvriront des horizons insoupçonnés.

Ces remarques faites, le lecteur réalisera sans équivoque que la relation nocive entre l'accumulation élargie du capital et la société ne provient pas de causes extérieures ou d'une quelconque fatalité, mais d'une chose qui lui est intrinsèque aujourd'hui. Dit le plus brièvement possible, cette relation nocive provient précisément du niveau atteint par l'accumulation capitaliste, concentration démesurée des instruments de travail aux mains de l'Etat ou de petites quantités de compagnies internationales qui disloque et dégrade, — quand elle ne les déprave pas — les conditions de vie matérielle et spirituelle des hommes. Dans son stade antérieur, l'accumulation du capital par les bourgeois

entraînait un développement numérique, technique et culturel du prolétariat et de la population en général, ce qui accordait une plus grande liberté aux individus, indépendamment de la démocratie bourgeoise, consubstantielle elle aussi de la libre concurrence entre capitalistes privés. Le processus et la relation entre le type de civilisation et la société se sont renversés. Ce que les mêmes impératifs de l'accumulation, maintenant dirigée, réclament, à partir des grands trusts internationaux et de l'Etat industriel et banquier, c'est: rabaisser le niveau technique et culturel des prolétaires, modeler leur conscience en consonnance avec la circulation accélérée de marchandises de pacotille, baptisée "société de consommation", rompre violemment les libertés dans le travail et dans la vie, créer un type d'hommes et de femmes sans personnalité, normalisés, mollaes et manipulables à souhait par les dirigeants économiques, syndicaux, politiques, catégories aujourd'hui solidaires. Fait incontestable, la classe ouvrière vit aujourd'hui beaucoup plus dominée par les détenteurs du capital qu'il y a 50 ans. Même sa croissance numérique, question discutée, est contrebalancée par un accroissement énorme du travail inutile ou préjudiciable à la société. Dans la période antérieure, trait important à remarquer, les capitalistes répondaient aux conquêtes ouvrières de salaire touchant à la plus-value par des introductions techniques qui augmentaient les produits en quantité, en qualité et les rendaient meilleur marché. Aujourd'hui l'augmentation de salaire est associée, en général, à une progression beaucoup plus grande de la plus-value toujours avec limitation calculée de la qualité des produits et une cherté croissante et illimitée. La technique est donc utilisée à l'encontre et au détriment de la majorité.

Sa pleine utilisation, suivant les besoins matériels et moraux du genre humain, est devenue impossible en système capitaliste. Il faudrait pour cela en effet, que les connaissances techniques et culturelles sous tous les aspects cessent d'être la propriété de quelques uns pour être accessible à tous. Et ceci, à son tour nécessite une diminution très importante des heures de travail par personne, la suppression du travail superflu, la mise en marche des instruments de production en fonction d'une distribution par rapport aux valeurs d'usage des produits c'est à dire comblant les besoins de chacun,

^{oo} Doctrine de Malthus qui préconisait la limitation des naissances par la contrainte morale.

et non par rapport aux valeurs d'échange de ces produits. En résumé, il faut supprimer l'accumulation élargie du capital, le travail salarié qui représente sa condition d'être, et toutes les relations sociales qu'ils engendrent. En définitive, ce que fut la civilisation capitaliste.

C'est pourquoi, la distinction entre développement et croissance du capitalisme est une notion d'importance primordiale. Sans elle, n'importe quel projet de lutte révolutionnaire reste suspendu dans le vide, tandis qu'on délaisse les possibilités immédiates d'éducation et d'intervention subversive du prolétariat ou de n'importe quelle autre couche sociale. D'autre part, on idéalise la croissance industrielle comme facteur de stabilisation et ce qui est plus grave, on mythifie la "crise de surproduction" en lui attribuant le magique et exclusif pouvoir de pousser le prolétariat à la révolution.

Les crises cycliques de surproduction ont accompagné toute la période de développement capitaliste. Elles représentaient une avarie à son fonctionnement dont la réparation lui assurait une meilleure envolée. Le système a appris à les esquiver. Ce qu'on appelle récession n'est qu'un pourcentage inférieur de croissance. Même si un désajustement économique aussi intense ou plus intense que celui de 1929 survenait, il n'apparaîtrait comme conséquence forcée ni une situation révolutionnaire, ni le fait que le capitalisme perde la possibilité de reprendre sa croissance. La dialectique de l'avenir historique ne met pas la révolution sociale à l'ordre du jour parce que les balances de payement et d'investissement sont bouleversées, ni parce que les marchandises invendues s'entassent en quantités fabuleuses et envoient des millions et des millions d'ouvriers au chômage. Bien au contraire, une situation semblable menacerait de nous mettre devant de graves conséquences réactionnaires. La dernière et la plus intense de ces crises instaura Hitler, consolida Staline, liquida ce qui restait du mouvement révolutionnaire mondial et donna cours à la guerre.

Non et non! ce qui fait la possibilité et la nécessité de la révolution communiste est beaucoup plus profond que cela, c'est essentiel, non accidentel et réside dans le fonctionnement même de la civilisation capitaliste, quelque soit l'état de ses affaires. Il ne s'agit pas non plus de quelque aspect déterminé du système, mais de sa totalité, des structures et superstructures de l'économique, du politique et du culturel dans leurs multiples facettes, des habitudes et relations entre les

hommes qui lui sont propres. Tout cela est devenu restrictif, inadéquat, et un obstacle à l'épanouissement individuel et collectif. Le chômage est une des conséquences du capitalisme, mais ce n'est pas ce qui engendre la nécessité de révolution, ce sont les conditions de travail, consommation et vie imposées au prolétariat mondial, le travail salarié quelle que soit la paie. En elle même, la crise dite de surproduction est ou a été un cahot dans le sentier du développement industriel, et ce n'est pas son apparition, mais la persistance de l'industrialisme capitaliste qui appelle à la suppression du système, car les instruments de production ont acquis plus que la capacité de nous libérer de leur mesquinerie mercantile et ainsi successivement.

En résumé: La forme salariée du travail est en contradiction absolue avec la capacité des instruments de travail. La séparation entre les producteurs et les instruments de production est devenue inutile et donc réactionnaire quels que soient les indices de croissance.

Voilà la synthèse de l'énorme différence entre l'économisme mécaniste et souvent pédant dont tant de groupes révolutionnaires sont affligés et la conception dialectique de l'avenir historique. Pour les premiers le matérialisme sert à faire de l'homme un simple objet, pour ne pas dire un simple jouet des vicissitudes de l'économie capitaliste. La seconde conception voit dans le processus de croissance capitaliste les facteurs matériels de subversion et entre tous ces facteurs donne le rôle décisif au prolétariat, à l'homme, facteur matériel conscient.

Par ailleurs, la croissance industrielle des pays arriérés sera toujours subordonnée à celle des pays avancés, et dans ces pays comme ailleurs c'est au prolétariat de rompre cette croissance, afin que la société entre en possession communiste de la vie humaine.

Le comble est que dans de tels pays la croissance industrielle est en premier lieu une croissance, sur leur sol, du capital américain, allemand, anglais, russe, et chinois quelquefois. Peu importe. Le prolétariat n'a pas de patrie, pas plus que les instruments de production une fois expropriés et à son service.

Septembre 1972.

TOUR D' HORIZON INTERNATIONAL

U.S.A.: VAGUE DE GREVES

Article composé sur la base de renseignements fournis par un camarade américain.

La grève nationale des mineurs prit fin en Mars. Les mineurs furent défaits dans la mesure où ils furent forcés d'accepter des clauses ayant pour but l'augmentation de la productivité. Néanmoins, la grève des mineurs, même en étant une défaite, fut un événement positif pour la classe ouvrière américaine. Elle montra que les ouvriers industriels sont plus jeunes, plus combattifs et ont plus de volonté à agir face aux syndicats. Par-dessus tout, cette grève démontra que les travailleurs peuvent résister à l'Etat capitaliste, que les mesures réactionnaires des employeurs n'ont pas besoin d'être acceptées humblement, comme les syndicats l'ont depuis si longtemps recommandé, et que la résistance ouvrière peut compter sur le support d'une large majorité de la population. La grève des mineurs dévoila le mensonge de décennies de propagande syndicale et donna le ton pour tous les conflits industriels dans la période immédiatement à venir.

Dans les postes, 600.000 travailleurs, traditionnellement sous-payés, ont réclamé une augmentation effective le 1er Juillet de 14 % de leur salaire. Le gouvernement Carter avait déclaré la demande des travailleurs postaux inflationniste, et, en cas de grève, avait menacé de faire appel à l'armée. Les bureaucrates syndicaux des postes ont naturellement promis de rester fidèles à la loi et de supprimer le mouvement de grèves sauvages et le sabotage dont ils admettaient, avec le gouvernement, la probabilité d'extension.

En Août, deux centres de groupage postaux étaient déjà en grève.

Dans les chemins de fer, bien qu'ils soient soumis aux clauses du corporatiste Railway Labor Act de 1934 (qui interdit les grèves), le respect des travailleurs du rail pour ce contrat ou pour un autre n'existe pas, rendant la possibilité d'une explosion dure très réelle et une courte grève nationale des chemins de fer aurait des conséquences catastrophiques pour les affaires, en tout cas,

plus et de beaucoup qu'une grève houillère prolongée.

Les syndicats très tôt firent circuler des rumeurs sur des soi-disants arrangements de façon à retarder la grève qui s'annonçait. Le 10 Juillet, le Wall Street Journal annonça une tentative de contrat approuvé par les syndicats du rail les plus importants stipulant une augmentation de 3%, rétroactive au 1er Avril et, de manière inquiétante, introduisant une nouvelle discrimination de salaires au détriment des plus jeunes ouvriers faisant le même travail que les plus âgés. Ce contrat démasqua clairement les bureaucrates syndicaux du rail, juste comme Arnold Miller et les bureaucrates de l'U.M.W. (centrale syndicale des mineurs) furent démasqués par leur acceptation des propositions du contrat anti-grève des employeurs des mines l'hiver dernier.

Le 10 Juillet, 4.000 à 5.500 employés se sont mis en grève dans la compagnie des trains Norfolk & Western, une des plus grandes et plus profitables routes pour le transport du charbon de l'Est, opérant en plein coeur de la région touchée par la grève des houillères Appalachiennes (la Norfolk & Western Railway fut sporadiquement en grève pour arrêter des mouvements jaunes durant la récente grève des houillères). Les autres ouvriers de la Norfolk & Western Railway ont unanimement honoré les lignes de piquets de grève des employés, forçant à une suspension presque totale des opérations de la Norfolk & Western. Déjà milieu Juillet, un groupe d'employés du rail lançait un appel pour la tenue d'assemblées de tous les travailleurs du rail et au mois d'Août, la grève avait encore progressé. Cependant, l'immédiate et urgente tâche pour les travailleurs du rail à travers tous les Etats Unis était, en Juillet (nous manquons de nouvelles précises au sujet du déroulement des événements depuis), était d'élargir et d'approfondir les possibilités offertes par la grève des employés de la Norfolk & Western Railway.

Enfin, à la mi-Août, des grèves s'étaient déjà déclarées dans les industries du papier, de l'alimentation et du camionnage.

ITALIE: LES MANOEUVRES «DEMOCRATIQUES» A LA RESCOUSSE DE LA POLITIQUE ANTI-OUVRIERE DES SYNDICATS

Les syndicats italiens, CGIL (pro-"communiste"), CISL (d'origine chrétienne) et UIL (à majorité "socialiste") ont lancé un grand débat "à la base" sur la question du droit de grève, souhaitant une véritable auto-discipline des travailleurs dans ce domaine. Ne voulant pas s'attaquer de front au droit de grève comme le feraient des décrets-lois, ces laquais du capital préfèrent à ceux-ci que les travailleurs eux-mêmes le limitent. C'est pourquoi ils se prononcent en faveur d'une discipline rigoureuse librement acceptée par les travailleurs tout en affirmant d'ailleurs de façon très cynique que la grève est un "droit imprescriptible des travailleurs". Quoi de mieux pour réprimer et combattre la classe ouvrière que de se cacher derrière

PEROU: LA GREVE DES MINEURS

Après avoir pendant des années soutenu le gouvernement militaire et entretenu la fable du rôle "progressiste" de cette dictature militaire; après avoir participé à plein à la mystification électorale pour canaliser le mécontentement de la classe ouvrière vers un terrain où elle est de toute manière perdue; le choix entre différentes équipes proposant chacune une gestion différente du capital; les "trotzkistes", à travers la Fédération des mineurs et des travailleurs de la métallurgie qui est sous leur contrôle, devant la menace de grève des mineurs qui planait, ont tenté de récupérer le mécontentement ouvrier en lançant un ordre de grève générale illimitée. 40.000 mineurs se sont mis en grève, réclamant la réintégration de 400 de leurs camarades licenciés à la suite de la grève générale de Juillet 77. Aussitôt, la grève, s'étendant déjà à d'autres secteurs, notamment certains services bancaires et d'administration, a été déclarée illégale par le gouvernement que les "trotzkistes" ont la décence de ne plus baptiser "progressiste". Dix sept jours après le début de la grève, l'état d'urgence et la suspension de toutes les garanties constitutionnelles étaient décrétés dans les districts miniers du pays affectés par la grève. On peut voir ici combien facilement le pouvoir met de côté les lois qui le gênent temporairement. On peut également aussi se demander à quoi servait donc la mobilisation des "trotzkistes" et autres valets "gauchistes" du capital pour

elle et que de solliciter ses propres appui et approbation! Démarche particulièrement dangereuse pour la classe ouvrière si elle se laisse mystifier par les alibis invoqués par les syndicats pour la justifier; démarche, enfin, qui souligne particulièrement bien ce que sont aujourd'hui les syndicats et quel rôle leur échoit. Rappelons au passage que la tâche de préparation de la classe ouvrière à subir les principales mesures anti-ouvrières et, en grande partie, l'application de ces mesures reviennent depuis déjà longtemps en Russie et dans les pays capitalistes d'Etat aux syndicats. Comme on peut le voir, le cas s'est étendu à d'autres pays de façon absolument indéniable.

les "droits démocratiques" sinon encore une fois à dévoyer le prolétariat de sa lutte puisque de ceux-ci l'Etat péruvien se fout comme de sa dernière chaussette au moindre désordre (comme tout autre Etat aujourd'hui, d'ailleurs). Les mesures décrétées impliquaient que l'armée occupe ces régions et s'y substitue à l'autorité politique: l'ordre militaire dans sa plus pure nudité, sans le fard trompeur d'un gouvernement "démocratique". Devant la décision des mineurs à ne pas céder et à ne pas reprendre le travail, l'état d'urgence était décrété quelques jours plus tard dans cinq des 23 provinces du pays. Dans certaines mines, cependant, le travail reprenait, la Fédération continuant à figer la grève dans les revendications qu'elle s'était donnée au début au lieu d'avancer d'autres perspectives y compris des perspectives insurrectionnelles. Enfin, le syndicat "trotzkiste" achevait son oeuvre de démolition, commencée par son immobilisme, en suspendant la grève, suspension immédiatement sanctionnée par le licenciement de 54 mineurs. Mais cette défaite pour le prolétariat péruvien n'est qu'un épisode de sa lutte. Cependant, sa lutte ne pourra être victorieuse que lorsqu'il comprendra exactement le rôle joué aujourd'hui par les syndicats et les "trotzkistes", la "gauche" et les "gauchistes", compréhension à laquelle il n'est pas encore arrivé et qui lui serait facilitée par une organisation authentiquement révolutionnaire, à ce jour inexistante au Pérou.

GRANDE-BRETAGNE: LE SYNDICAT DE BRITISH LEYLAND LICENCIE

Le géant nationalisé de l'automobile, British Leyland, qui a aujourd'hui de grandes difficultés à survivre, a été le témoin d'un incident de plus en plus fréquent un peu partout et qui met bien en lumière le rôle de plus en plus manifeste du syndicat. Le syndicat de la mécanique qui a monopole d'embauche syndical au sein de la British Leyland a décidé d'expulser, donc de licencier, trente-deux ouvriers de l'usine de carburateurs de Birmingham si ces derniers ne mettaient pas un terme à leur grève sau-

vage. Un comité qui représente les 3000 ouvriers de l'ensemble du groupe a annoncé qu'il déclencherait une grève illimitée si leurs camarades de travail étaient licenciés. A chacun de juger de quel côté de la barricade, avec ou contre les ouvriers, se trouvent le syndicat anglais de la mécanique et tous les syndicats (en manque-t-il un seul à l'appel ?) qui à travers le monde prennent, à un moment ou à un autre, le parti des intérêts de l'entreprise, c'est-à-dire du capital, contre les ouvriers qu'elle exploite.

ESPAGNE: FAUSSE RADICALITE DE LA C.N.T. POUR MIEUX TROMPER LE PROLETARIAT

*Le 1^{er} Septembre, une grève des pompistes a, de nouveau et pour la troisième fois en un an, éclaté en Espagne. Cette grève est fortement suivie puisqu'il semble qu'environ 75 à 80 % des stations-service de Barcelone sont fermées. D'autre part, il y a des mouvements de solidarité chez les pompistes de Madrid, Valence, Burgos et Séville. La grève, interdite par l'Etat "démocratisé", est soutenue par la CNT (centrale anarcho-syndicaliste). Cela peut paraître surprenant de la part d'une organisation qui fut capable durant la grève des pompistes en Octobre dernier de lancer les mots d'ordre de "Luttons: -pour un salaire digne
-contre le chômage".*

"Pour un salaire digne", voilà quelque chose de bien contradictoire et un mot d'ordre qui trébale avec lui des illusions dangereuses. Comment le salariat pourrait-il devenir digne ? Comment l'exploitation, l'oppression pourraient-elles être dignes pour ceux qui les subissent ? Comment un individu considéré et traité comme une marchandise (et c'est ce qu'est un ouvrier, ni plus ni moins) pourrait-il, tant qu'il reste marchandise, éprouver de la dignité ? Mais de cette mystification, la CNT n'en a cure. Quant à "lutter contre le chômage", qu'est-ce, sinon réclamer un capitalisme qui marche bien ? Par ce simple aperçu des mystifications qu'entre-

*tient la CNT sur la nature du système capitaliste et de ses tentatives de dévoiement de la lutte ouvrière pour des objectifs de lutte anti-crise, on peut se rendre compte que la CNT n'est rien d'autre qu'un organisme de mystification du capitalisme au sein de la classe ouvrière. Mais alors, pourquoi ce soutien à une grève interdite, la CNT semblant ainsi se dresser contre le gouvernement ? C'est parceque, dans le cas de la CNT, sa pratique est en ce moment très simple mais très efficace, vu le nombre d'ouvriers combattifs qui se laissent embrigader dans ses rangs: soutenir les actions les plus radicales de la classe ouvrière espagnole de façon à récupérer les éléments les plus radicalisés pour les remettre "dans le droit chemin anarcho-syndicaliste", c'est-à-dire sur le chemin des revendications trompeuses du type de "Luttons: -pour un salaire digne
-contre le chômage".*

Quant aux autres syndicats, "Commissions Ouvrières" (C.O.O., "communiste") et U.G.T. ("socialiste"), leur rôle est clair dans cette grève des pompistes. Le comité de grève a dénoncé le fait que les C.O.O. et l'U.G.T. se sont engagés à fournir des briseurs de grève pour remplacer la police qui avait été réquisitionnée pour assurer la distribution d'essence.

RUSSIE: LES PROCES DE MOSCOU

Le système barbare de Moscou fait encore et toujours des siennes. Son totalitarisme n'est plus un secret pour personne. Cette superpuissance impérialiste et capitaliste acceptée depuis toujours par l'autre superpuissance (USA) se voit demander par cette dernière le respect des droits de l'homme. A ce cri "humanitaire" se joint le cri non moins "humanitaire" de toutes les "oppositions" (gauches et extrêmes gauches). Habitué au respect des normes capitalistes, ces "révolutionnaires" en arrivent à défendre les droits de l'homme, des droits comme chacun sait à l'exploitation capitaliste exercée de manière apparente moins barbare que de la façon dont elle s'exerce en Russie à l'heure actuelle. Il s'agit pour tous ces adorateurs des droits de l'homme de tromper le prolétariat russe et international sur la réalité de l'oppression qu'il subit en lui faisant croire qu'elle n'est haïssable que lorsqu'elle apparaît le plus crûment. Les procès de Moscou d'aujourd'hui, bien différents de ceux d'hier, sont des procès d'intellectuels qui ont l'audace de défendre les "démocraties" bourgeoises dans un pays où règne la barbarie du capitalisme d'Etat. Mais tous défendent le règne du système marchand, système où l'individu n'est le plus souvent qu'une simple marchandise dont on évalue le coût de production et le prix de vente, système, enfin, que doit détruire à jamais le prolétariat révolutionnaire. Le combat révolutionnaire doit se

faire et contre la barbarie des pays dits socialistes (Russie, Pays de l'Est, Chine...), et contre ces faux "humanitaristes" défenseurs des droits de l'homme derrière lesquels se cachent soit des intérêts impérialistes, soit la volonté de faire croire à un capitalisme d'Etat "à visage humain" dont ils seraient les dictateurs très attentionnés.

Quelques chiffres

Les dépenses militaires dans le monde se sont élevées en 1976 à près de 400 milliards de dollars. Il y a deux ans de cela et on sait que ce chiffre a augmenté depuis.

Faisons quelques petits calculs sans valeur réelle mais qui nous donneront un petit aperçu de ce que signifie un tel chiffre.

400 milliards de dollars font 18 400 milliards de francs nouveaux, le dollar égalant 4,60 F environ.

Prenons comme base de notre calcul qu'une personne consomme pour 1 700 F par mois soit 20 400 F par an.

Avec 18 400 milliards de francs, constamment, 90 millions 196 mille personnes, supprimées totalement improductives, pourraient vivre en consommant pour 1 700 F par mois.

SANS COMMENTAIRE ...



SOMMAIRE

Présentation du F.O.R. 2de partie	page I
Terrorisme ou violence révolutionnaire	
Les petites disputes	page 5
Quelques lignes sur la nécessité et le rôle de l'organisation révolutionnaire ..	page 6
Les hyènes à la curée	page 7
Vatican-spécial drogue	page 8
Impossibilité de développement capitaliste ...	page 9
Tour d'horizon international	page 13
Quelques chiffres	page 16